

BISEY

Librairie

Place de la Réunion

MULHOUSE**03 89 46 58 14**

www.bisey.eu

175352900

EN POCHE**Un combat**

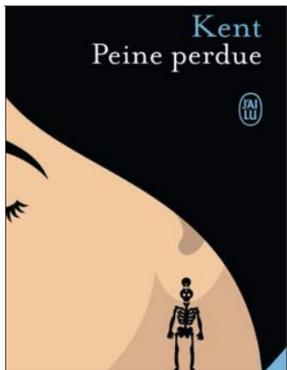
Billie, « une enfant anormalement sensible et intuitive » est atteinte d'une maladie très rare, la « maladie de Calder », dite le « chardon », une plante qui a pris contrôle de son corps. Seule une opération pourrait sauver la petite fille. Mais sa mère, Alma, est persuadée du contraire, il ne faut pas intervenir. Elle pense que c'est à cause d'elle et de toutes ses « valises » que sa fille s'est retrouvée dans cet état. Entre ses problèmes de couple et sa situation sentimentale, Alma ne sait plus où donner de la tête. Le meilleur remède qu'elle a trouvé : la rêverie.

À travers une écriture poétique et très imagée, Constance Joly nous retranscrit le lien merveilleux, profond et unique, qui unit une mère à sa fille (« Le matin est un tigre », Constance Joly, éd. J'ai lu, 160 p., 6,90 €).

M.F.**Moment d'égarement**

Musicien accompli, Vincent travaille sur ses claviers lorsqu'on vient lui annoncer la terrible nouvelle : son épouse Karen est morte dans un accident de la route. Pour beaucoup, ils formaient le couple idéal. Et pourtant, Vincent se surprend à ne rien ressentir. Au fond de lui, pas de réaction. Il devrait être effondré, mais non. Était-il véritablement amoureux de sa femme ? Ne subissait-il pas sa tyrannie ? Très vite, Vincent repart en tournée auprès d'un chanteur qui monte. Il semble retrouver les sensations de liberté de sa jeunesse, bien que tourmenté par le fantôme de Karen et un héritage inattendu...

Kent, auteur de BD qui fut chanteur du groupe Starshooter, réalise ici un superbe retour à l'écriture avec cette histoire de déni d'amour dans un milieu musical qu'il connaît bien. Un beau roman qui nous rappelle aussi que le bonheur n'est pas une maladie honteuse (« Peine perdue », Kent, éd. J'ai lu, 192 p., 6,90 €).

T.B.

RUC Librairie - Papeterie

RETROUVEZ-VOUS CHEZ RUC !

Librairie Papeterie
6 place de la Cathédrale
COLMAR
03 89 24 16 16

Librairie Jeunesse
25 Grand'Rue
COLMAR
03 89 23 35 15

ROMAN Le temps du bilan

Les vivants et les morts

Après les bouleversants « Une vie entière » et « Le Tabac Tresniek », Robert Seethaler récidive avec « Le champ », faisant entendre les voix des morts du cimetière d'une petite ville. Un chœur qui ne renvoie à rien d'autre qu'à nous-mêmes. Et c'est immense.

À Paulstadt, la ville. Quatre familles s'étaient installées sur ce bout de terre ingrate, des étés sans aucune trace d'eau, de la boue gluante dès que la pluie tombe, un sol juste bon à faire pousser des patates et des raves, et encore. Des pionniers, des fous, ce sont eux qui ont fait ce pays, qui l'ont consolidé et irrigué, jusqu'à l'épuisement. « Ma mère disait que, sous la ville, il y a plus d'os que de pierres », se souvient Karl Jonas, le petit-fils et le fils de l'un de ces acharnés. « Karl Jonas qui aura également fini par rendre l'âme, « personne n'a la force de faire prospérer une éponge d'argile et de caillasse de quatre-vingt dix hectares. »

Karl Jonas repose au « champ », c'est ainsi que l'on nomme le cimetière à Paulstadt, en mémoire peut-être de ces défricheurs d'un enfer ordinaire. Toutes les voix qui vont s'élever, l'une après l'autre, dans l'époustouffant et bouleversant nouveau roman de Robert Seethaler, habitent « le champ ». Elles sont de tous milieux, de tous destins : le curé,

qui voulait purifier et fortifier les hommes, dévoré par les flammes de l'incendie (qu'il a lui-même allumé) de son église ; l'enseignante à la main estropiée ; le jeune homme impuissant ; l'épicier arabe du coin, fidèle au poste durant quarante ans, et qui, humilié plus qu'à son tour, aura « laissé de nombreuses fois sa tristesse à la cave » ; le pauvre bougre perdu dans l'obsession des machines à sous ; la compagne – pour un temps – du précédent, femme de chambre prête à perdre sa dignité par amour ; K.P. Lindow qui pensait contrôler sa vie à coup de listes et de collections, et soudain « la mort arrive comme une bourrasque. Elle t'emmène. Elle t'emporte », on ne sait même pas pourquoi/comment ; et Heiner Joseph Landmann, Monsieur le maire, toujours bravache même six pieds sous terre, et qui avoue sans repentir ses turpitudes, « mais, bon sang, qui demande au bouc d'où il tient ses cornes tant qu'il mène le troupeau à bon port ? » ; la marchande de chaussures, mal mariée en regard de son ambition ; tant d'autres encore, à geindre, brailler, médire, refaire le monde (et leur existence).

Le malheur du facteur

Et puis il y a Heribert Kraus, le facteur au fil de sa tournée. « Le matin. La route est mouillée. Les arbres s'égouttent, au-dessous d'eux ça sent déjà l'automne. » La sérénité même dirait-on. Un mot gentil par ci, une



Robert Seethaler. Photo © Urban Zintel

pensée affectueuse par là. Un brave homme. Mais pourquoi fuit-il les conversations – à tout prix ? « La solitude des autres n'est pas ta solitude. » Fracassé à la vue des enfants, « sont en bonne santé, connaissent pas leur bonheur ». Car, chez lui, il y a aussi une « petite »... qui ne va pas fort. « Les médecins ne savent rien. Ou peut-être qu'ils savent tout et ne font que consoler, ce qui serait encore pire. »

Un chœur qui ne renvoie à rien d'autre qu'à nous-mêmes, mais avec l'acuité d'une flèche

et la tendresse d'un baiser. Que disent les morts ? Se répandent-ils, comme les vivants, « en banalités, en gémisses et en fanfaronnades » ? Ou sont-ils enfin véritablement face à eux-mêmes, pour le moment du bilan, sans plus aucun faux-semblant possible ? Le temps de se souvenir de ses rêves : « des rêves de puissance et de déclin, de conquête et de délitement, de gares et de buvettes, d'interminables rangées de bancs de bois vides et d'un bras de femme blanc qui pend à la fenêtre du train comme un

lambeau d'étoffe. »

Paulstadt, « une ville qu'on traverse du nord au sud en vingt-cinq minutes et d'est en ouest en même pas vingt. » Ses amours et ses malheurs. Nos amours et nos malheurs. Après *Une vie entière* et *Le Tabac Tresniek*, Robert Seethaler cogne à nouveau au cœur et rend simplement Paulstadt inoubliable.

Jacques LINDECKER

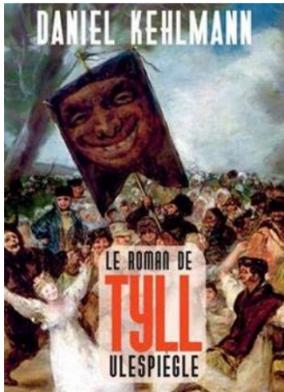
LIRE « Le champ », Robert Seethaler, Sabine Wespieser éditeur, 280 p., 21 €.

BD, ROMANS ET NOUVELLE**Reviens, Marguerite !**

Un contresens. Un raté. L'adaptation en manga par la japonaise Kan Takahama de *L'Amant* de Marguerite Duras passe à côté du trouble, de la passion furieuse et du péril au bord de l'abîme du roman. Parfaitement inexpressive, la jeune Marguerite ne donne rien à voir du dilemme qui la ronge entre la fidélité à sa condition et la transgression avec le Chinois, l'Amant. Ce dernier ne parle que de désir, de besoin animal de « prendre », mais ressemble à un pauvre garçon asexué. La mère affiche un air de concierge enragée, loin de l'institutrice pétrifiée dans ses préjugés et malheurs dépeinte par Duras. Le grand frère n'est que l'ombre du pervers dévoyé et toxique qui aspire la famille au fond du gouffre. La moiteur et la poisse qui envirent le livre deviennent des a-plats ensoleillés, vains pastels. Restent les moments avec Hélène Lagonelle, l'amie, la confidente de la pension où loge Marguerite ; il y a là, enfin, la sensualité et les ambiguïtés qui unissent deux adolescentes. C'est peu.

J.L.

« L'Amant », Kan Takahama, éd. Rue de Sèvres, 156 p., 18 €.

L'ami du peuple

« Le roman de Tyll Ulespiègle », Daniel Kehlmann, éd. Actes Sud, 405 p., 23 €.

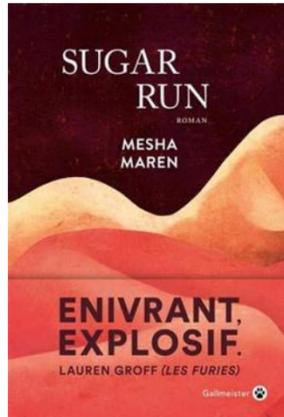
C'est un classique de la littérature allemande que vient de mettre au goût du jour Daniel Kehlmann. La légende revisitée de Tyll Ulespiègle, dont l'action se situe pendant la Guerre de Trente ans (1618-1648), permet de parcourir une partie des vicissitudes de l'Europe Centrale au Moyen-Âge. Le conflit avait pris naissance en Bohême, pour un trône fantôme. Fussent-elles réelles ou compilation de contes, les pérégrinations et farces de Tyll ne sont pas prouvées. Mais cette nouvelle lecture de ce personnage hors du commun rappelle déjà des notions essentielles à chaque homme comme l'émancipation, le rejet, l'exil, l'adaptation, la survie... Des thèmes qui continuent de résonner aujourd'hui. Entre stratégies politiques ou intrigues religieuses, ce Tyll passé de saltimbanque à bouffon du roi ne s'est jamais renié. Fidèle à sa liberté chèrement acquise auprès des grands, mais aimé du peuple pour son art du spectacle, Tyll a fait de sa vie une pirouette insaisissable. Paraît le 5 février.

S.H.**L'imposteur**

C'est une lettre à sa mère, tout juste décédée, que signe Linda Lê. Une adresse à celle qui ne s'est jamais départie d'un sentiment de « dette immense » pour celui qui l'a recueillie, aidée, épousée puis quittée, un avocat des pauvres. Elle s'est fait un devoir de « ne jamais déplaire au chevalier », incarnation de la perfection. « Tu t'es racontée une histoire, celle d'une naufragée et d'un preux chevalier », écrit l'auteur. Pour elle, ce père, qu'elle nomme « ton mari », est un « imposteur », « qui se gonfle de ses idéaux en public ». À l'admiration de la mère répond la vindicte de la fille : « entre lui et moi, il y avait une lame, prête à servir ». En mourant, la mère a laissé un secret, une absence inexplicable de huit mois. Linda Lê cherche la clé. Son chemin la mène dans un hôpital psychiatrique où a séjourné une écrivaine allemande qui parle d'une « étrangère », « combattante héroïque » et « fumeuse de Gitanes ». Pourrait-ce être sa « mater dolorosa » de mère ?

A.W.

« Je ne répondrai plus de rien », Linda Lê, éd. Stock, 144 p., 17 €.

Femmes « libérées »

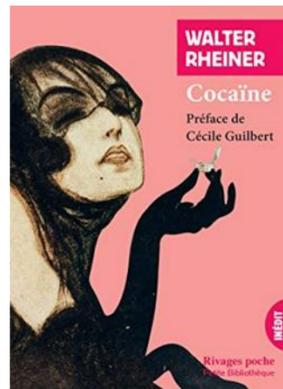
« Sugar run », Mesha Maren, éd. Gallmeister, 336 p., 23 €.

À 35 ans, Jodi vient de passer plus de la moitié de sa vie en prison. Mise en liberté conditionnelle, elle rêve de retourner s'installer sur le terrain isolé de sa défunte grand-mère. En chemin, elle croise Miranda prête à tout pour quitter son mari, Lee, le père de ses trois enfants. Deux femmes en perdition qui aspirent à sortir de leur borborygme quotidien mais ont l'art d'enchaîner les mauvais choix.

Avec ce palpitant premier roman, Mesha Maren vise juste. On se laisse happer par le tourbillon qui emporte Jody et Miranda, toutes deux harcelées par leur encombrant passé. Deux vies ordinaires où il faut batailler avec, comme perspective, le rêve d'une liberté inaccessible lorsque la poisse colle à votre peau tel un tatouage indélébile. Tout se jouera comme au poker, au risque de tout perdre, mais avec l'espoir d'enfin tirer les bonnes cartes. Être femme libérée, c'est pas si facile... T.B.

Ô poison haï

Il erre la nuit dans les rues de Berlin, perdu, éperdu, obsédé par... l'injection, l'injection, l'injection de ses doses de cocaïne. Durant la journée, il a réussi à grappiller les quelques marks qui lui ont permis d'acheter le précieux flacon à la pharmacie. Autour de lui, la « sérénade à la fois mélancolique et joyeuse de cette métropole immense et ténébreuse » qui vit et s'amuse... sans lui. Il est à la marge, montré du doigt, pauvre hère paranoïaque qui titube d'abri en porche tranquille pour l'injection suivante, « la grande malédiction ». Une existence de charogne, « ô poison haï et maudit [...] vers lequel tout son être assoiffé se tendait. » Juste le temps de trouver un court répit, un brin de sommeil et une assiette de soupe, chez Marion, et il reprend, à l'aube, son combat contre la « bête gigantesque ». En vain. Enfin traduite en France, la nouvelle mythique de Walter Rheiner, publiée en 1918. Rheiner qui lui-même se suicida à trente ans d'une surdose de morphine.

J.L.

« Cocaïne », Walter Rheiner, éd. Rivages, 90 p., 7,50 €.